

Les jeudis

Mónica Lavín and Lucia Carballo

Number 129, April 2011

Le nu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64569ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavín, M. & Carballo, L. (2011). Les jeudis. *Moebius*, (129), 126–128.

Les jeudis

Je n'aurais pas dû le faire. Je n'ai pas pu l'éviter, il me suffisait de les voir entrer, leur démarche excitée et prudente: elle, le corps gracieux, les jambes longues et bien formées. Lui, svelte, le regard protégé de lunettes foncées et le bras enlacé à la taille de la femme. Je les épiais dans le couloir obscur, derrière la porte entrouverte d'une autre chambre et me sentais légère lorsque, à la suite de leur passage soigné, je vérifiais qu'il s'agissait bien d'eux. Ceux des jeudis à cinq heures de l'après-midi, ceux de la chambre 39. Cette répétition hebdomadaire me reconfortait. Dans le tourbillon de rencontres passagères dont j'étais témoin chaque après-midi, cette enfilade, jeudi après jeudi, empreinte d'amour et de désir, évoquait la continuité. Qui, comme eux, pourrait voler des heures aux après-midi, rien qu'une heure, et trouver une certaine douceur dans les bras de l'autre. Qui pourrait oublier Chino, Nachito et Lola, les haricots bouillants et se laisser parcourir les mollets et les cuisses avec l'intérêt de celui qui mesure et palpe les formes, qui pourrait être l'objet d'un tel désir, partagé et consommé?

Avant, je n'étais pas habitée par ces pensées, je ne remarquais même pas mes jambes, elles ne me servaient qu'à marcher. Même avec ces interminables petits couples qui déambulaient dans les couloirs, étouffant leurs gémissements derrière les portes fermées, je n'avais pris conscience de mon abandon. Je savais maintenant qu'avoir un mari n'était d'aucun réconfort. Sinon, pourquoi revenaient ceux du 39 avec ce geste d'attachement inévitable?

Pourquoi revenir ici une fois par semaine s'ils avaient eu une autre possibilité, pourquoi les lunettes, pourquoi l'heure précise, pourquoi l'empressement?

À sept heures on ouvrait la porte du 39, l'homme guettait le couloir et indiquait à la femme qu'il n'y avait pas de danger. Je les observais à nouveau, se succédaient leurs dos, leurs mains jointes évitant les adieux, prolongeant la rencontre. Je la prolongeais aussi, osant m'approcher de l'escalier pour voir leurs têtes disparaître dans le couloir qui donnait sur la rue. J'entrais rapidement dans la chambre,

je ne voulais pas me faire devancer par Teresa, qui, à cette heure, rôdait sur le même étage. Je fermais la porte et contemplais le désordre, le même désordre qui dans d'autres chambres m'inspirait du dégoût et parfois même de la répulsion. Alors, je m'élançais, bouche ouverte, vers le matelas et aspirais les odeurs recueillies entre les draps usés, extirpant le parfum à l'arôme d'herbes d'elle et la lotion boisée de lui, flairais les sueurs qu'humectaient ces chiffons délavés et cherchais les traces de sperme échappées du vagin plein et rassasié de la femme. Avec les draps entremêlés, mon cœur se violentait et une vague de sang me mettait en extase. Face aux preuves, j'assistais au rituel de l'amour. Après un instant, je sortais à nouveau dans la pénombre du couloir et déposais les draps dans un panier débordant, avec une délicatesse plus soignée que d'ordinaire. J'appréciais profondément ces visites hebdomadaires, refusant tout changement d'horaire ou d'étage. Ces mois s'étaient transformés en une succession jouissante de jeudis. J'ai donc osé. Pourtant, on nous avait averties quand nous avons commencé ce travail que nous devions être discrètes, ne jamais nouer de contact avec les clients, éviter d'être aperçues, ne pas leur parler. Mais je voulais manifester le bonheur que me procurait leur présence, comme dans un mariage lorsqu'on embrasse les jeunes mariés. J'ai alors eu l'idée d'apporter la fleur. Les filles rigolaient et me demandaient si je l'avais reçue d'un bel homme ou bien si Nacho était à ce point romantique avec moi.

C'était une rose couleur corail sur le point d'éclore. À quatre heures et demie, la chambre s'étant libérée, je suis entrée pressée de faire le ménage et j'ai pensé ne pas sortir jusqu'à quelques minutes avant l'heure de leur arrivée. Je ne voulais pas risquer la possibilité d'une occupation étrangère à celle du couple, bien que Tomas, à la réception, ait reçu la consigne de la libérer chaque jeudi à cinq heures. J'ai rempli d'eau un vase et mis la rose dedans, l'ai placée sur la commode dépouillée. La fleur s'est reflétée dans le miroir, les murs nus et le couvre-lit aux brûlures de cigarette ont été illuminés par le reflet rougeâtre de la rose. Le 39 semblait appartenir à un autre lieu. J'ai inspiré l'arôme de la fleur qui, cette fois, retiendrait la rencontre

avec les humeurs et les sécrétions des corps des amants. Je suis sortie une minute avant cinq heures, excitée, rendue nerveuse par cette irruption qui compromettait l'anonymat du couple. Je me suis confiée à Dieu, celui qui, après tout, les avait mis sur mon chemin. Pendant deux heures d'amourette, mon cœur n'a pas trouvé de répit. J'ai fait des lits, remplacé le papier de toilette, mis des serviettes propres, balayé et marché. Et tout ce temps, l'image de la rose fraîche et colorée qui assistait à la libération débordante de ces corps nus m'a poursuivie comme si c'était moi qui avais les pieds dans le vase. D'une autre chambre, j'ai entendu le bruit de la porte et me suis approchée. J'ai remarqué que le regard de l'homme scrutait le couloir avec une plus grande insistance que d'habitude. J'ai respiré et réfréné la tentation de courir me présenter et admettre que j'étais celle de la rose et que j'espérais ne pas les avoir tracassés. J'ai serré mes poings et n'ai pas osé les regarder disparaître dans l'escalier. Je suis entrée dans la chambre. Le même désordre habituel. Sous le vase, sans fleur, il y avait un billet. C'était une sorte de réponse. Je l'ai pris après m'être détendue parmi les odeurs familières de ce rite auquel j'avais ajouté ma rose. Je suis sortie très contente, avec le tas de draps collé contre ma poitrine, pour l'abandonner dans le panier. Le jeudi suivant, il était cinq heures et ceux du 39 ne s'étaient toujours pas présentés. Gardant espoir, j'ai cru qu'il s'agissait d'un contretemps passager, mais un autre jeudi d'absence m'a confirmé la rupture du rituel. Je me suis cependant agrippée à la possibilité d'un changement d'horaire: peut-être avait-elle un mari qui avait découvert la liaison, ou avait-il une femme qui s'était interposée. Peut-être l'un des deux était-il malade, peut-être étaient-ils morts, peut-être.

Depuis, les draps usés me semblent une torture et une pénitence, et le parfum des roses me rend malade.

Traduction de l'espagnol: Lucia Carballo